

L'invention de l'identité

De Jean Genet à Hadrien Laroche

Le dernier Genet. Histoire des hommes infâmes, de Hadrien Laroche, Flammarion, « Champ Biographie », 398 p.

Elsa Pépin

Numéro 240, printemps 2012

Jean Genet, toujours en fuite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pépin, E. (2012). L'invention de l'identité : de Jean Genet à Hadrien Laroche / *Le dernier Genet. Histoire des hommes infâmes*, de Hadrien Laroche, Flammarion, « Champ Biographie », 398 p. *Spirale*, (240), 35–39.

L'homme dont je parle est orphelin de son nom. Pas seulement de son nom propre. De son nom d'homme. Il a perdu une part de son héritage humain. Il est orphelin de son humanité. Quel homme? Pas n'importe lequel, celui dont il est question ici et maintenant : Jean Genet. Un vieillard nu dans sa baignoire. Et dans quelle posture? C'est du propre!

De quel nom s'agit-il? Rien que le nom d'homme, sans la graisse de l'identité, de la patrie ou de la langue.

L'installation ou le ready-made qui me reste de Genet est reste de son corps au moment de la chute devant la baignoire (à l'instant de la mort). Les briques de lait et les paquets de Gitanes sont des reliques, les débris de cette histoire.

Il me le reste. Quoi? Ce peu d'humanité. ↓

1. Texte écrit à partir de Tahar Ben Jelloun, *Jean Genet, menteur sublime*, Gallimard, 2010, 208 p.



L'invention de l'identité

De Jean Genet à Hadrien Laroche

PAR ELSA PÉPIN

LE DERNIER GENET. HISTOIRE DES HOMMES INFÂMES

de Hadrien Laroche

Flammarion, « Champ Biographie », 398 p.

Le 19 décembre 2010 marquait le centenaire de naissance de Jean Genet, une belle occasion de rééditer le brillant essai d'Hadrien Laroche paru originellement en 1997. L'auteur et diplomate français s'est penché sur *Le dernier Genet*, celui de la fin, le Genet politique qui a soutenu les Black Panthers et les Palestiniens, mais aussi « *le pire* », qui défendait les « *hommes infâmes* », les déshérités, sans famille, sans nation et sans identité, tout comme lui. La seconde sortie de ce livre, treize ans après sa première parution, permet aussi d'examiner le chemin tracé par Hadrien Laroche, car l'auteur de cet essai inspiré d'une thèse dirigée par Jacques Derrida a depuis publié une œuvre romanesque magistrale, intrinsèquement liée à son étude de Genet. Rencontré à l'automne 2009, alors qu'il était en poste d'attaché culturel au consulat général de France à Vancouver, l'écrivain français m'a donné une entrevue à l'occasion de la parution du troisième tome d'un triptyque sur « *l'homme orphelin de son humanité* » : *Les orphelins* (Allia, 2005; J'ai Lu, 2006), *Les hérétiques* (Flammarion, 2006), *La restitution* (Flammarion, 2009). Creusant les notions de paternité, de filiation et de dette, l'écrivain invite à penser la mémoire et l'identité autrement.

* * *

Déjà, dans *Le dernier Genet*, l'étude des années politiques de Genet n'était qu'un thème de surface, alors que l'auteur suivait plutôt la quête d'identité de Genet l'orphelin depuis les manques de l'enfance, le défaut d'identité à l'origine de l'œuvre. Les questions abordées dans l'essai ont nourri les romans de Laroche, où il file et défille les liens qui nous unissent au passé, visitant les zones cachées de l'héritage familial et la volonté d'oublier ce legs pour se recréer. À propos de tous les hommes qui ont été spoliés, concrètement ou spirituellement, Laroche se demande ce qui peut être restitué et renverse les idées préconçues sur le bien-fondé de la mémoire, qui n'est pas toujours aussi gratifiante qu'elle le laisse paraître.

DES LIVRES À TIROIR

Avant d'avoir vu l'écrivain, je m'interrogeais sur Hadrien Laroche, curieuse de connaître l'homme derrière une œuvre érudite et drôle où le savoir et les tragédies de l'histoire sont abordés avec un goût marqué pour la plaisanterie et l'autodérision. Son écriture se nourrit d'un jeu brillant autour de mots et de concepts sous formes d'emprunts littéraires et de parallèles multiples. Ainsi, bien que *La restitution* se déroule lors d'une conférence sur la spoliation

d'œuvres d'art pendant la Seconde Guerre mondiale et traite de trafic d'enfants, Laroche m'apprend tout de go que le roman tire son origine d'une anecdote insolite : l'histoire d'un imperméable aux poches fendues. Les objets, un peu à la manière de Beckett, d'ailleurs cité dans le roman, témoignent chez lui d'une attention portée à la dimension concrète de la vie, mais sont aussi porteurs d'un symbolisme qui ouvre des tiroirs à l'infini. À cause de ce fameux imperméable fendu, son propriétaire, Henri Berg, le narrateur de *La restitution*, ne cesse de perdre ses cartes d'identité. « *Mais les fentes des poches de ce pardessus n'en font pas un manteau aux poches trouées. Jamais je n'emploierai ce terme poétique. C'est une affaire de vocabulaire, donc une question de morale. Imputer la perte de mes papiers à mes poches trouées signerait mon irresponsabilité. [...] Entre un pardessus aux poches trouées et un imper fendu, conçu ainsi dès l'origine, la différence est pareille à un vagabond, un pauvre hère, un porc privé de sa dignité d'homme, qui a perdu son héritage, la mémoire, et un autre, qui se tient droit, même altier. Celui-là tient précisément son identité fendue — cette inhumanité qui constitue un surplus ou un surcroît d'humanité — comme son héritage d'homme.* »

Toute l'entreprise romanesque porte sur cet héritage d'homme fait aussi d'inhumanité, dont Genet fut en quelque sorte le premier représentant dans l'étude d'Hadrien Laroche. Ce passage-clé, qu'on pourrait qualifier de tragicomique, allie l'élégance de la langue à une ironie subtile, la griffe même de Laroche qui maîtrise l'art d'extraire d'un mot toutes ses « potentialités ». Il explore de manière presque obsessionnelle tous les sens d'un concept, inspiré de Claude Simon, mais aussi de Marcel Duchamp. Laroche crée toutefois son propre jeu d'association entre les mots et les objets. « *Je prends un mot, comme le peigne, le portefeuille ou le parapluie, et je vais jusqu'au bout des associations de ce mot. Mais ce sont pour moi des objets avant d'être des mots. Ce n'est pas strictement formaliste. Les objets sont vivants. Mes livres sont ouverts, parce que je n'impose pas un sens, mais aussi, parce que les objets sont vivants et parlent.* » Preuve en est du personnage d'Hector qui discute avec son aspirateur dans *Les hérétiques*.

L'ingéniosité des associations et l'accumulation de scènes cryptées rapprochent l'écriture de Laroche de la psychanalyse. Un mot génère un sens, puis un autre, laissant au final le lecteur devant une série de pistes ouvertes. L'ambivalence triomphe toujours sur la conclusion chez l'auteur qui raffole de la boutade et des jeux de l'inconscient. La construction de son œuvre fonctionne en résonance, chaque personnage, chaque détail de l'histoire, faisant écho à un autre. Ici, l'imperméable aux poches fendues renvoie à la problématique centrale de son projet romanesque autour de l'identité et de l'« *homme orphelin de son humanité* ». Tout finit par s'emboîter dans l'univers archi-construit de Laroche qui est pourtant aussi un chef-d'œuvre de démolition. Je ne suis nullement surprise lorsqu'il m'apprend qu'il a été « *le dernier élève de Jacques Derrida* », car l'écrivain rejoint le goût de son ancien direc-

teur pour la linguistique, la psychanalyse et la déconstruction. Après avoir travaillé dix ans avec le grand philosophe français à sa thèse portant sur l'articulation entre le geste poétique et l'action politique chez Genet, Laroche s'est rendu compte qu'il avait travaillé sur un orphelin, figure qui le fascinait et qui a inspiré son premier roman, *Les orphelins*, à la base du triptyque.

LA FÊLURE DE L'IDENTITÉ

Ce premier roman met en scène trois figures de l'orphelin. « *H née Bloch est une femme juive orpheline au sens classique, qui a perdu ses parents durant la Seconde Guerre mondiale. Ensuite, il y a Bouttetruie, affligée d'une maladie orpheline, puis H né Berg, qui m'est très proche.* » H. né Berg se fera lui-même orphelin, décidant de s'amputer vivant de son père et de sa mère, de spolier ses propres parents. Déjà friand de dérision, s'amusant à donner à ses personnages des noms absurdes, Laroche explore dans ce roman les casse-têtes familiaux en partant de l'enfance, « *là où tout commence* », précise-t-il. La suite de son projet s'articule autour de mythologies familiales ambiguës, de figures qui renvoient à des chapitres précis de l'histoire et aux fondements de la condition humaine. L'idée de « *l'homme orphelin de son humanité* » fait référence à cette idée que depuis la Seconde Guerre mondiale, il est impossible de se proclamer « homme ». Or si la notion de paternité est envisagée différemment depuis la Shoah, l'orphelin constitue à ses yeux une figure atemporelle. « *Mon refrain, ou mon dada, que j'appelle l'homme orphelin de son humanité, l'est depuis toujours. Je pense que c'est une fêlure. L'homme est orphelin. Il peut l'être de son père, de sa mère, d'un pays, d'une langue, de sa patrie, de sa langue maternelle, de Dieu* », explique Laroche. « *C'est une question philosophique, existentielle ou radicale. Pour moi, c'est une façon d'être. L'état le plus proche de cet état est sans doute la figure du mélancolique au XVII^e siècle.* »

Laroche approfondit sa vaste enquête sur l'orphelin, la filiation et le rapport complexe qu'on entretient avec le passé dans ses deux autres romans. « *Du premier sens historique de l'orphelin, de ceux qui ont perdu leur famille durant la Seconde Guerre mondiale, est née une déclinaison de toutes les façons d'être orphelin. Le deuxième cas, celui de l'orphelin pathologique dans Les hérétiques, est celui qui est affligé d'une « maladie orpheline », qui touche très peu de gens. Finalement, dans La restitution, il est question de l'orphelin spirituel, volontaire, qui décide de couper le lien avec ses parents.* »

Avec *Les hérétiques*, Laroche approfondit la question de l'héritage avec le personnage d'Hek, abandonné à la naissance par sa mère, adopté par un couple, hanté par son frère suicidé. Il est ici question d'exil et de ceux qui « *se traînent hors d'eux-mêmes pour devenir hommes* ». L'exil du frère homosexuel, suicidé, un exil contemporain de la fin de l'enfance, est celui des « *hommes dont les enfants sont morts au fond d'eux-mêmes* ». Sur un ton plus mélancolique que *Les orphelins* et *La restitution*, *Les hérétiques* forme une méditation sur ceux qui abritent la mémoire

des morts. Hek porte celle de son frère disparu, lui aussi « possédé dès les origines par une mémoire hérétique ». Laroche avance dans ce roman l'idée de l'impossible transmission de l'héritage, « l'hérésie de toute origine et de toute recherche sur les origines ». Ainsi, on y lit que « les parents transmettent rarement autre chose que l'impossibilité de transmettre quoi que ce soit. La relation filiale promet la dévastation, le chaos et la violence ». Sombre, mais aussi ironique, cette réflexion scandaleuse remet en cause le bien-fondé de la mémoire. Le nouvel homme issu de cette démolition filiale existerait dans un espace où l'identité n'est jamais définitive. Ce dissident trouve son identité aux frontières de l'humain et du bestial, entre la mort et la vie, dans l'exil qui répond à la fêlure originelle.

GENET OU LE DÉFAUT DE L'IDENTITÉ

Ici s'inscrit, au cœur même de l'œuvre romanesque de Laroche, la présence souterraine de Jean Genet, l'écrivain orphelin dont l'étude a mis au monde les grands thèmes d'Hadrien Laroche. Tout était déjà chez Genet ? « D'abord, je n'ai pas choisi Genet. Ce sont les circonstances qui ont fait qu'en 1986 est paru *Un captif amoureux*, son dernier livre posthume. Je suis parti au même moment aux États-Unis pour enseigner à Dartmouth College et j'ai emporté ces 400 pages inédites de Genet avec l'envie de trouver un sujet de thèse. Au même moment, j'ai rencontré Jacques Derrida et tout s'est cristallisé autour de Genet plus Derrida. Pour moi, ça va vraiment ensemble : deux pensées qu'on peut qualifier d'hérétiques, négatives, déconstructives, audacieuses, extrêmement originales, archi-brillantes ! », lance-t-il. À l'occasion de la réédition du *Dernier Genet* chez Flammarion, Hadrien Laroche a accepté d'observer avec moi son essai à la lumière des romans qui l'ont suivi, dans les traces de Genet pourrait-on avancer.

Il y traite du geste de l'écrivain et de sa relation aux mouvements politiques : le refus de Genet de signer le *Manifeste des 121* pour le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, en 1960 ; son jugement porté sur l'occupation qu'il a connue à Beyrouth en 1982, saisie en regard des deux autres qu'il a vues : l'occupation allemande à Paris (1940) et l'occupation française en Syrie (1930). Les dernières années de Genet furent des années de compagnonnages et de combats, certes, mais Laroche cerne autre chose sous cet engagement politique. Il réfléchit avec Genet à l'héritage des déshérités, à l'amitié, à la violence et montre comment le dramaturge vieillissant a utilisé l'action politique pour compenser les manques de l'enfance. Genet l'orphelin, sans patrie, sans parents, a cherché à réparer le défaut d'identité, défaut d'origine, en s'inventant un nouvel héritage, comme les déshérités, Black Panthers à la recherche d'une couleur et Palestiniens sans terre natale, comme lui. « Tous les clichés sur Genet ne m'intéressent pas beaucoup : le voleur, l'homosexuel. En revanche, ce que j'ai découvert en travaillant c'est qu'il était orphelin. La structure d'Un captif amoureux est celle d'une quête de l'orphelin. De cette question découle énormément de choses, comme la grande violence de Genet, notamment à l'égard de la France. »

Dans *Le dernier Genet*, Laroche raconte une scène fondamentale de l'enfance de l'auteur. L'instituteur demande à chacun des élèves d'écrire une rédaction sur sa maison. Genet s'exécute. Son texte, fort brillant, est lu par l'instituteur. Les autres enfants se moquent de lui : ce n'est pas ta maison, tu es un enfant trouvé. « De là se posent toutes les questions de langue, de patrie, d'identité, de nation. Aucun de ces termes ne va de soi pour Genet, de même qu'ils n'allaient pas de soi pour les mouvements politiques qu'il défend, ceux-ci se battant soit pour une terre, soit une langue, soit une couleur (Black Panthers), luttant pour une identité, mais là encore, Genet prend ses distances, parce que ces luttes sont trop idéologiques. Toutes ces questions sont aussi chez Derrida, qui a été exclu de l'école parce que le quota des Juifs avait été abaissé. »

Genet a été sans doute l'élément déclencheur de l'intérêt de Laroche pour la figure de l'orphelin et les conséquences de cet état d'absence originelle sur la vie, la politique, l'écriture, le rapport au monde et la relation à l'autre. « Aujourd'hui, quand je reparle de Genet politique, je me rends compte que ce qui m'intéresse, ce n'est pas les mouvements politiques ni les groupes qu'il défendait, comme les Palestiniens. Genet lui-même disait : le jour où ils auront une terre, ça ne m'intéressera plus. Ce qui m'intéresse, poursuit Laroche, c'est la quête d'une personne par rapport à ce que c'est qu'"un autre", à l'identité de l'autre, aux frontières, à la relation. Comment concevoir une relation avec l'autre. »

La quête de Genet est aussi le point de départ d'une critique de l'identité comme fondement de toute politique nationale : attaque contre la patrie, la frontière et le territoire. « *Négation, solitude et impouvoir marquent l'expérience du dernier Genet* », écrit Laroche dans son essai qui tracte l'expérience de l'écrivain d'une exclusion partagée avec des mouvements comme les Black Panthers, les Palestiniens, et aussi tout ce qui concerne la transmission difficile, inversée, de l'héritage à réinventer lorsqu'il est absent à l'origine.

L'IMPOSSIBLE RÉPARATION

Le dernier roman du triptyque de Laroche, *La restitution*, rejoint cette même problématique du legs. Il traite des possibles tractations avec sa famille et soi-même qui permettent de se réinventer. Extrêmement bien documenté, Laroche a lu pour ce roman la totalité du rapport Matteoli sur la spoliation des Juifs, soit onze volumes, et plusieurs autres ouvrages sur le sujet. *La restitution* aborde la filiation défaillante autour de trois destins croisés, trois personnages aux mythologies familiales ambiguës qui se font écho. Henri Berg, le narrateur, se rend à une conférence sur la spoliation des œuvres d'art pendant la Seconde Guerre mondiale à Vilnius. À la mort de son père, fils d'une grande famille de banquiers qui l'a rejeté, Berg apprend qu'il n'est pas son fils. L'histoire se répète car ce père avait lui-même été élevé par un homme qui n'était pas son père. À cette histoire de famille équivoque répond celle d'Herbert Morgenstern,

l'ami banquier de Berg qui consacre sa vie à réparer le drame vécu par son propre père, un musicien qui fut contraint lors de la Shoah de participer à l'organisation méthodique de la spoliation des biens artistiques des familles juives. Finalement, la maîtresse de Berg, Laetitia, travaille à la pension Mona Lisa qui s'avère être la plaque tournante d'un trafic d'enfants abandonnés ou kidnappés. Laetitia, elle-même sans papiers, est l'objet d'une servitude pour dette, spoliée d'elle-même et de sa liberté. Tous trois porteurs d'une dette à leur façon, ils cherchent à réparer la faute de leur lignée, à restituer un nom, mais découvrent l'ambiguïté de ce geste qui se heurte à une résistance, celle de vouloir aussi oublier et repartir à neuf.

Il n'est pas innocent que presque tous les personnages de Laroche soient banquiers de pères en fils. Le symbolisme de l'argent traduit les filiations humaines chez lui. « Pour commencer, il y a la dette historique. Henri Berg a un grand-père banquier, Hector Cerf, qui a collaboré en servant d'intermédiaire pendant la guerre. Après, il y a toute la question des restitutions qui suit celle de la spoliation. Qui doit réparer la dette historique et rendre les objets spoliés et volés aux légataires ou aux descendants ? », s'interroge Laroche, qui reste sceptique quant à la possibilité de rachat. « Il y a ensuite la dette économique. Le père d'Henri Berg hérite d'une banque qui porte son nom. Quand il la liquide, il liquide tout à la fois : la banque, son nom, la dette. Durant l'Occupation, les nazis désignaient un administrateur français provisoire qui s'occupait des banques dont les propriétaires juifs avaient été chassés. Un des premiers gestes de cet administrateur était le changement de signature. » Ce fait a grandement inspiré Laroche sur la question du nom, au cœur de *La restitution*. « Finalement, poursuit Laroche, il y a la dette spirituelle qui ne peut pas être réparée. Elle est directement reliée à l'homme orphelin de son humanité. La dette spirituelle est celle qui a égard aux ancêtres, à l'héritage, et elle est interminable. »

Sur cette impossibilité à solder la dette, Laroche fonde la relation complexe entre les pères et les fils, pierre d'assise de son roman. « Entre les pères et les fils, il n'y a que des tractations. À chaque instant, il faut arracher la vie à la mort », écrit-il, sur un ton tragique qui le fait sourire. Hadrien Laroche a beau aborder des sujets graves, il cherche toujours à tourner en dérision sa propre posture sérieuse, premier critique de lui-même, premier à rire des aphorismes radicaux de ses livres, si proche ici de Genet et de Derrida. « Travailler dix ans avec Jacques Derrida sur Jean Genet laisse forcément des traces », explique l'auteur.

VENDRE SON NOM À LA MORT

Laroche termine son essai sur Genet en suggérant que sa politique est un humanisme. Il remonte jusqu'à Érasme pour montrer que cet humanisme de Genet part de l'acceptation d'une monstruosité. « Chez Genet, le monstrueux s'exprime dans des choses simples, chez des personnages assassins par exemple. Chez moi, comment

s'exprime le monstrueux ? Il est peut-être lié au sang », propose Laroche. Dans *La restitution*, il écrit que « l'homme a vendu son nom à la mort », laissant son humanité derrière lui en agissant comme si l'être humain était une bête, effaçant son nom, spoliant son identité. Laroche pose un regard grave sur l'avenir de l'humanité, soit, mais il injecte aussi une bonne dose d'humour et propose une conception originale de la liberté autour de l'identité et du nom, des termes qui ne vont pas de soi. « La question du nom est le noyau de La restitution », explique le romancier. « Mes deux personnages ont un vrai problème avec le nom, puisque Henry Berg n'est ni le fils de son père ni le père de son fils. Il ne sait pas qui est son père et il ne sait pas qu'il n'est pas le père de son fils. Tout le souci du livre est de restituer cette relation entre ce père et ce fils. Ce père qui va liquider son propre nom en liquidant l'héritage, qui se débarrasse de sa signature. Il y a une volonté d'effacer son nom. Il existe une ambivalence constante entre la volonté de trouver la lignée et de la rejeter. »

Le père du narrateur a volontairement spolié son identité, se libérant du poids du nom et rejoignant ici le geste du créateur qui se réinvente un monde, une signature, une identité. « Celui qui écrit n'est pas le même que celui qui vit. Mais celui qui vit est-il le même que celui qui signe ? [...] de la différence entre le nom donné et la signature provient le souffle et la vie, la liberté même [...] la dépossession des origines est une joie », fait-il dire au père du narrateur. Son fils croit devoir restituer la vie d'un père qui a jeté son nom et lui rendre justice, mais au fond, il n'a qu'une envie, c'est d'oublier. « Il veut se débarrasser du nom. Je parle de la dette infinie de son nom. On porte toute la lignée qui nous précède, tout ce qui a été fait, dit, ou non dit, tout ce qui est transmis à travers le nom, qui constitue l'héritage et qui n'est pas donné. Chaque personne doit faire quelque chose avec ce legs. Le fils a peur de la liquidation et en même temps, il aspire à ça. C'est toujours double ».

FILS DE SOI-MÊME

« L'écriture elle-même est une manière d'être fils de soi-même », précise Laroche. « J'adore l'expression dans Don Quichotte, "il n'avait d'autre père que son bras". À l'époque où la naissance était importante, les écrivains se donnaient eux-mêmes leur naissance, leur nom et leur gloire. Ils étaient fils de la main qui écrivait. Écrire pour moi participe de ça. C'est un moyen de réinventer ma mémoire, mon héritage, ma généalogie, etc. » Lorsqu'il est question chez Genet de créer une langue séparée de la norme, une langue éloignée d'une identité imposée, il met aussi en jeu cette possibilité de réinventer son identité à partir du geste poétique. Hadrien Laroche avoue lui-même avoir un rapport ambivalent avec le français, un peu comme Genet vis-à-vis de la France. Enfant trouvé, il ne sera jamais un citoyen français et dira se « battre toute sa vie contre les règles blanches ». Genet a utilisé la langue, fondement de l'identité et de la nation, pour se réaffirmer il a tenté de créer un art poétique pour réinventer des rapports neufs entre la langue, l'identité et la patrie.

Hadrien Laroche avoue s'être lui-même découvert un rapport ambivalent avec la langue française. « *Pour moi, Français, né à Paris, la langue française n'est pas une langue maternelle. J'ai un rapport ambivalent au français, dans lequel je veux inscrire mon nom, mon identité. C'est un combat permanent entre cette langue qui est comme un monstre, ma langue maternelle, mais en même temps qui ne l'est pas. Il y a un grand plaisir à travailler cette langue, et en même temps c'est dur.* » Impossible ici de ne pas faire un parallèle avec les luttes de Genet. L'art et l'écriture, tant chez lui que chez Laroche, offrent un espace pour réinventer le nom, l'identité, pour se souvenir et créer du nouveau en même temps. « *La littérature relève vraiment de la folie. À partir du moment où on écrit, on ravive le souvenir et en même temps, on voudrait dans ce même geste effacer, oublier. C'est toute la tension de l'écriture qui rappelle et qui voudrait tout effacer. C'est interminable, sans fin, perdu. L'écrivain se lance dans cette tentative désespérée de vouloir effacer les choses en les écrivant.* »

Dans *La restitution*, Laroche écrit sur la spoliation mais spolie aussi lui-même, introduisant une quatrième forme de dette positive cette fois. « *La dette joyeuse est en rapport avec la littérature, parce que mes livres sont faits d'histoire, de vie, mais aussi de littérature. C'est un*

livre sur les restitutions et le pillage des œuvres d'art, et c'est un livre qui pille toute la littérature qui l'a précédée. C'est une dette joyeuse parce qu'il y a un réel plaisir pour moi à citer mes pairs, à les maltraiter, à les malmener. »

Ce qui est perdu ne peut jamais être retrouvé. C'est peut-être ce que Jean Genet a appris à Hadrien Laroche, mais ce dernier trouve une filiation joyeuse dans celle qui lie les écrivains à leurs prédécesseurs. *La restitution* peut être lue dans le prolongement naturel du *Dernier Genet* et Laroche vu comme une sorte de frère spirituel de Genet. L'auteur y rend compte des tractations difficiles, voire impossibles entre l'homme et la dette dont il hérite, le nom qu'il porte, qui définit le rapport ambivalent de tous les hommes face à leur lignée et au besoin de la rejeter. En ce sens, Jean Genet l'orphelin, sans père et sans patrie, a conquis la langue pour se fonder à travers sa poétique sa propre terre, à l'instar d'Hadrien Laroche qui donne à chacun de ses lecteurs un espace pour se réinventer, remettre en question les fondements de son humanité, redéfinir ses frontières, instaurer un rapport neuf entre la langue, l'identité et la patrie. Hadrien Laroche chante la joie de la dépossession des origines héritée de Jean Genet, mais il lègue aussi à la postérité un Genet libre, loin de l'écrivain qu'on a si souvent représenté en prisonnier. †

Jean Genet

Ouvrages récents

Nombreux sont les livres de Genet ou sur Genet récemment parus que nous avons dû renoncer à recenser dans ce dossier. En voici une sélection :

ŒUVRES DE JEAN GENET,
RÉCEMMENT PUBLIÉES
OU RÉÉDITÉES :

L'ennemi déclaré. Textes et entretiens choisis (1967-1983), édition établie et annotée par Albert Dichy, Gallimard, « Folio », [1991] 2011, 290 p.

Le condamné à mort, par Jeanne Moreau et Étienne Daho, mis en musique par Hélène Martin, CD, Naive, 2010.

Le baigneur, avec une préface de Michel Corvin, Gallimard, « Folio », [2005] 2009, 168 p.

Lettres au petit Franz, Gallimard, « Le Cabinet des lettrés », 2000, 114 p.

ESSAIS SUR OU À PARTIR
DE L'ŒUVRE DE GENET :

David Bradby et Clare Finburgh, ***Jean Genet***, Routledge,

« *Routledge Modern and Contemporary Dramatists* », 2012, 214 p.

Pierre Constant, ***Violon Solo. La musique de Jean Genet***, L'Amandier, 2011, 366 p.

Geir Uvsløkk, ***Jean Genet. Une écriture des perversions***, Rodopi, « Monographique en Littérature Française Contemporaine », 2011, 235 p.

Jean-Paul Sartre, ***Saint Genet, comédien et martyr***, Gallimard, « Tel », [1952] 2010, 692 p.

Hervé Castanet et Alain Merlet, ***Pourquoi écrire ? Artaud, Jouhandeau, Genet, Klossowski***, La Différence, 2010, 234 p.

Melina Balcázar Moreno, ***Travailler pour les morts : Politiques de la mémoire dans***

l'œuvre de Jean Genet, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, 263 p.

Caroline Daviron, ***Jean Genet, une passion méditerranéenne***, Encre d'Orient, 2010, 288 p.

Agnès Vannouvong, ***Jean Genet ou les Revers du genre***, Presses du réel, 2010, 396 p.

Louis-Paul Astraud, ***Jean Genet à 20 ans. Une jeunesse perdue***, Au diable vert, « À 20 ans », 2010, 150 p.

Dominique Eddé, ***Le crime de Jean Genet***, Seuil, « Réflexion », 2007, 142 p.

Lydie Dattas, ***La chaste vie de Jean Genet***, Gallimard, 2006, 224 p.

Paule Thévenin, ***Textes (1962-1993)***, avec une préface de

Bernard Noël, Lignes Manifestes, 2005, 238 p.

OUVRAGES COLLECTIFS
SUR GENET :

Jean Genet, du roman au théâtre, Marie-Claude Hubert et Michel Bertrand (dir.), Publications de l'Université de Provence, « Textuelles », 2011, 214 p.

« Jean Genet », ***Le Magazine littéraire***, n° 503, décembre 2010.

Toutes les images du langage. Jean Genet, Frieda Ekotto, Aurélie Renaud, Agnès Vannouvong (dir.), Shena editore, « Alain Baudry & cie », 2008, 228 p.

Jean Genet. Rituels de l'exhibition, Bernard Alazet et Marc Dambre (dir.), Presses Universitaires de Dijon, « Écritures », 2009, 163 p.